

Jour de l'an



Après avoir avalé un bol de *zôni*¹, je me suis retiré dans mon bureau. Peu après, trois ou quatre visiteurs sont arrivés. Tous sont jeunes. L'un d'eux porte une redingote. Ce n'est probablement pas son vêtement de tous les jours, car ses gestes sont empruntés, on sent qu'il cherche à ménager le tissu de molleton. Les autres sont comme d'habitude vêtus à la japonaise, sans la moindre concession pour le Nouvel An. Preuve de l'étonnement général, tout le monde se met à pousser des oh ! et des ah ! à la vue de la redingote. Moi aussi, en dernier, j'ai lancé un oh ! surpris et admiratif.

La redingote a sorti un mouchoir blanc et s'est essuyé la figure, sans nécessité apparente. Ensuite, il a bu coup sur coup plusieurs coupelles de liqueur, tandis que ses compagnons ne demeuraient pas en reste et s'activaient avec leurs baguettes autour des petites tables servies à leur intention. Sur ces entrefaites, *Kyoshi*² arriva à son tour, il s'était fait déposer en voiture. Tenue traditionnelle de cérémonie, *haori*³ noir et kimono noir aux armes de sa famille, on n'en attendait pas moins de lui. Je me doutais bien que la nécessité de posséder un tel costume lui venait de ce qu'il pratiquait le nô, mais je lui posai tout de même la question.

« En effet », répondit-il. Puis il me proposa de chanter un nô. Je répondis que je n’y voyais pas d’inconvénient.

Nous avons alors récité ensemble une pièce qui s’intitule *Tôboku*⁴. Il y avait fort longtemps que j’avais appris ce morceau et je ne l’avais pour ainsi dire jamais travaillé, si bien que quelques passages étaient pour le moins incertains. De surcroît, je ne m’attendais pas à ce que ma voix sonne si étrangement. Quand le morceau fut enfin achevé, les remarques fusèrent. Comme s’ils s’étaient donné le mot, les jeunes gens qui nous avaient écoutés s’accordèrent pour dire que j’avais été franchement mauvais. La redingote notamment déclara que j’avais une voix chevrotante. Aucun d’entre eux n’entendait goutte au récitatif de nô, et je savais bien qu’il ne fallait pas s’attendre à ce qu’ils mesurent à leur juste valeur les qualités de Kyoshi, non plus que mes défauts d’ailleurs. Pourtant, maintenant que j’étais leur cible, il me fallait bien admettre que, amateurs ou non, leurs critiques n’étaient pas sans fondement. Je ne me sentis pas le courage de les envoyer promener.

Kyoshi se mit alors à raconter qu’il avait depuis peu commencé à jouer du tambourin. Ceux-là mêmes qui ignoraient les rudiments les plus élémentaires du récitatif de nô insistèrent à qui mieux mieux pour qu’il montre ses talents. « Je veux bien, mais... » et, se tournant vers moi, Kyoshi me demanda de me charger du récitatif. Totalement ignorant en matière d’accompagnement, je me sentais gêné pour accepter, mais en même temps, ma curiosité se trouvait stimulée par la nouveauté. « C’est bon, je chanterai », ai-je

répondu. Kyoshi envoya le pousse-pousse chercher l'instrument. Quand on l'eut déposé, je fis apporter de la cuisine un petit fourneau, et la peau du tambourin fut exposée à la chaleur des braises. Tout le monde regardait œuvrer Kyoshi avec des yeux interrogateurs. Pour ma part, c'était la façon d'exposer au feu l'instrument qui me plongeait dans l'étonnement. Je demandai avec inquiétude à Kyoshi si l'opération se passait comme il le voulait. Tout en répondant affirmativement, il tapota la peau tendue de l'instrument. Il en sortit un son passablement beau. Déclarant que c'était suffisant, Kyoshi écarta la chaufferette et entreprit de serrer la cordelière. Il se dégageait de cet homme revêtu d'un kimono noir à blason et dont les doigts s'affairaient sur les nœuds rouges une élégance raffinée, sans que je puisse dire exactement pourquoi. Cette fois, l'admiration se lisait dans tous les regards.

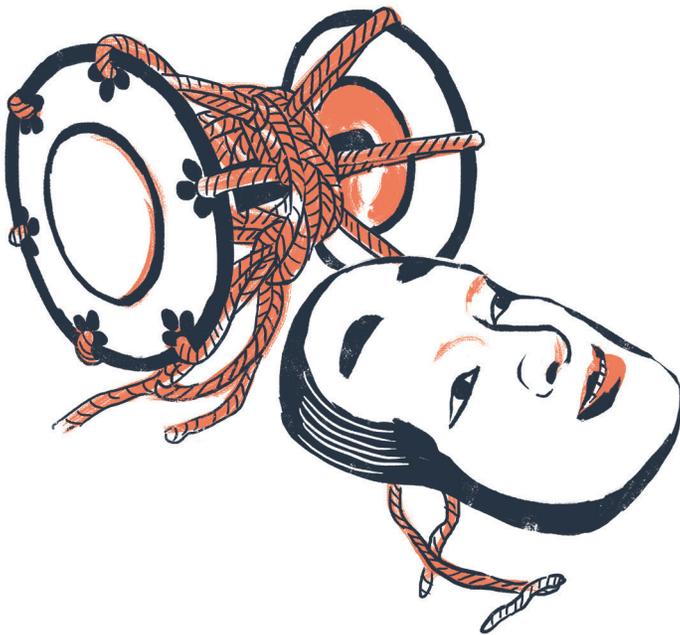
Bientôt, Kyoshi ôta son *haori*. Puis il s'empara du tambourin. Je le priai d'attendre un peu avant de commencer à jouer, car je n'avais pas la moindre idée du moment où il allait frapper sur son instrument et je voulais éclaircir certains détails. Kyoshi m'expliqua soigneusement qu'à tel et tel moment il émettrait un cri pour souligner le rythme, là, il frapperait de telle manière sur son tambourin et je n'aurais qu'à me lancer. J'avais du mal à suivre ses explications. Cependant, si j'attendais pour m'y mettre d'avoir tout compris, on en aurait pour deux ou trois heures. Alors, à contrecœur, j'ai déclaré que j'étais prêt. Et j'ai entonné le morceau principal de *Hagoromo*⁵. Parvenu au milieu du

vers *La brume printanière s'est levée...*, je me rendis compte que ma voix manquait d'intensité, je me pris à regretter d'avoir accepté. Mon chant n'allait-il pas se réduire à un murmure ? En même temps, j'étais conscient que si je me mettais brusquement à forcer ma voix au beau milieu du passage, l'équilibre de l'ensemble serait détruit, et je continuai en suivant les indications pour le moins floues du livret. C'est alors que Kyoshi poussa un cri puissant et frappa un coup sec sur le tambourin.

Je ne m'attendais pas à ce que Kyoshi attaque avec une telle vigueur. J'étais d'autant plus surpris que je croyais que les cris qui servent dans le nô à souligner le rythme étaient toujours émis d'une belle voix pleine, mais son appel faisait vibrer mes tympans, créant presque l'illusion que sa vie même était en jeu. Bon an mal an, mon récitatif suivit deux ou trois fois la cadence marquée par le cri d'accompagnement. Au moment où enfin la voix perdait de son intensité, Kyoshi poussa à nouveau une sorte de hurlement, me prenant de court. Chaque fois que sa voix couvrait la mienne, celle-ci se faisait de plus en plus hésitante, et elle finit par devenir imperceptible. Au bout d'un moment, le public commença à étouffer ses rires. Dans mon for intérieur, je trouvais la scène de plus en plus absurde. Alors, la redingote se leva et éclata de rire. Entraîné à mon tour, je me mis à pouffer.

J'eus ensuite à essayer les critiques de mes hôtes. Parmi eux, c'est la redingote qui faisait preuve de la plus grande ironie. Un léger sourire aux lèvres, Kyoshi ne put faire

autrement que de chanter lui-même en s'accompagnant de son tambourin, ce dont il se tira fort bien. Un peu plus tard, disant qu'il avait d'autres visites à rendre, il reprit place dans la voiture qui l'attendait et il partit. Après son départ, les jeunes gens continuèrent à me lancer leurs quolibets. Jusqu'à ma femme qui se mit à l'unisson et qui, après avoir dénigré ainsi son propre époux, se mit à encenser Kyoshi en disant : « Quand M. Takahama frappait sur son tambourin, les manches de son kimono de dessous voltigeaient, et elles étaient d'une bien jolie couleur ! » La redingote acquiesça immédiatement. Pour ma part, tant la nuance des manches du kimono de Kyoshi que leurs ondulations pendant qu'il jouait, m'ont laissé totalement froid.



Le serpent



Quand je sortis du jardin par la petite porte en bois qui donne sur la rue, la pluie avait rempli les trous profonds creusés par les sabots d'un cheval. Le bruit de la boue qui giclait se répercutait sur la plante de mes pieds et chaque pas me causait une impression presque douloureuse. De la main droite, je tenais un seau, ce qui ne facilitait pas ma marche. Pour parvenir à mettre un pied devant l'autre, j'étais obligé de trouver le rythme voulu en redressant le buste et l'envie m'a pris de me débarrasser du seau. Au bout du compte, le fond du seau a fini par enfoncer dans la boue. A l'instant où je manquais vraiment de perdre l'équilibre, tant je me penchais vers l'anse, j'ai aperçu mon oncle à deux mètres de moi. Un manteau de paille couvrait ses épaules et il portait sur le dos une grande épuiette. A ce moment, le chapeau de jonc qui lui protégeait la tête remua légèrement. Et il me sembla entendre murmurer des profondeurs de l'immense chapeau : « Abominable chemin ! » Bientôt, la silhouette enveloppée dans le manteau de paille fut recouverte de pluie.

Debout sur le pont de pierre, je me suis penché au-dessus de l'eau noire qui se faufilait à travers les herbes.

D'habitude, c'est un joli cours d'eau, peu profond, trois pouces à peine au-dessus de la cheville, qu'on ne se lasse pas de regarder, avec ses herbes qui ondulent mollement, mais aujourd'hui le fond même est trouble. Du fond de l'eau jaillit la boue, d'entre les nuages la pluie frappe, les spirales d'eau se chevauchent et fendent le lit de la rivière en son milieu. Mon oncle qui depuis un moment observe attentivement le remous murmure : « La pêche sera bonne ! »

Nous avons traversé le pont et pris tout de suite à gauche. Les méandres se faufilaient en zigzag jusque dans le riz en herbe. Nous avons longé pendant environ deux cents mètres le cours tortueux de l'eau, sans savoir jusqu'où il se prolongeait. Et nous nous sommes retrouvés tous les deux, perdus au milieu d'une vaste rizière, comme abandonnés. Le regard ne distingue rien autre que la pluie. Mon oncle soulève légèrement le bord de son chapeau et lève la tête vers le ciel. Le ciel est austère, fermé comme le couvercle d'une jarre de thé. De cette surface hermétiquement close tombe la pluie, interminablement. Quand on se tient debout, le bruit est assourdissant. Crépitement des gouttes qui rebondissent sur le chapeau et le manteau de paille. Ruissellement de l'eau qui tombe des nuages aux quatre coins de la rizière. S'y mêle aussi, semble-t-il, le lointain retentissement de la pluie sur la forêt entourant le sanctuaire de Kiô⁶ qu'on aperçoit de l'autre côté.

Surplombant la forêt, des nuages noirs s'amoncellent dans l'immensité du ciel, répondant à l'appel des hauts

branchages des cryptomères. Ployant sous leur propre poids, ils s'inclinent toujours plus bas. Voilà qu'ils s'enchevêtrent au feuillage des cryptomères, la ouate sombre s'enroule autour du sommet des grands arbres. Encore un peu, on dirait qu'ils vont s'abîmer dans la forêt.

Revenant à la réalité, j'ai constaté que le flot coulait sans fin en amont. L'étang qui se trouve derrière le sanctuaire de Kiô, sans doute pris d'assaut par les nuages qui ont fini par éclater, semble s'être animé et toute la surface de l'eau est agitée de remous frémissants. Mon oncle surveille à nouveau le mouvement ascendant des méandres et, du ton de celui qui a pris quelque chose, il dit : « Bonne pêche ! » Bientôt, sans quitter son manteau de paille, il entre dans l'eau. En regard de l'extraordinaire vigueur du courant, l'eau n'est pas très profonde. Elle arrive à peu près à la taille. Mon oncle se campe au milieu de la rivière, exactement en face du bois du sanctuaire de Kiô, dirigé vers l'amont, et il fait glisser l'épuisette de ses épaules.

Tous deux immobiles dans le vacarme de la pluie, nous contemplions les remous qui nous poussaient de leur élan. A n'en pas douter, les poissons passent sous le tourbillon, entraînés de l'étang de Kiô par la violence du courant. « Avec un peu de chance, on peut espérer en attraper un gros ! » pensais-je, en gardant les yeux fixés sur la couleur sinistre de l'eau. L'eau est trouble, plus que jamais. Par le seul mouvement de la surface, il est impossible de déterminer ce qui se passe en profondeur.



Pourtant, sans battre des cils, j'observais mon oncle enfoncé dans l'eau jusqu'à la taille, et j'attendais que ses poignets se mettent à tressaillir. Mais ils restaient immobiles.

Le rideau de pluie s'épaissit progressivement. La couleur de la rivière fonce peu à peu. Les contours des remous tournoient de l'amont à un rythme de plus en plus violent. C'est alors qu'au milieu d'une vague noire comme la nuit qui se déroulait avec netteté devant mes yeux, je crus voir une lueur fugitive, une forme aux couleurs étranges. Elle me parut allongée, lorsqu'elle scintilla l'espace d'un battement de cils. « Voilà une belle anguille ! » pensai-je.

Au même moment, à contre-courant, le poignet droit de mon oncle qui tenait le manche de l'épuisette se souleva, relevant le manteau de paille jusqu'à l'épaule, dans un mouvement si vif que j'eus l'impression qu'il allait se retourner. Puis la forme allongée s'échappa de la main de mon oncle. Et, traçant une courbe dans la pluie torrentielle, elle retomba sur la rive opposée, comme une lourde corde. Alors, chose surprenante, on vit apparaître, dépassant de l'herbe d'une trentaine de centimètres, la tête dressée d'un serpent. Menaçant, il nous regardait fixement.

« On se retrouvera ! »

A n'en pas douter, c'était la voix de mon oncle. En même temps, la tête se fondit dans l'herbe. Tout pâle, mon oncle continuait à fixer l'endroit où il avait lancé le serpent.

« Mon oncle, c'est vous qui venez de dire : "On se retrouvera" ? »

Lentement, il se retourna vers moi. Puis, à mi-voix, il me répondit qu'il n'en savait trop rien. Encore maintenant, chaque fois que je rappelle cette histoire à mon oncle, il m'avoue avec une expression bizarre qu'il ne sait pas vraiment qui a prononcé ces mots.





Le voleur

Dans l'intention de me coucher, je suis passé dans la pièce voisine, et l'odeur du foyer⁷ m'a sauté aux narines. En revenant des commodités, j'ai fait remarquer à ma femme que le feu était trop fort et je lui ai recommandé de faire attention. Puis, je me suis retiré dans ma chambre. Il était plus de onze heures. Mon premier sommeil a été comme d'habitude peuplé de rêves paisibles. Il faisait froid, même si le vent ne soufflait pas, et nul son de cloche n'atteignait mon oreille. Un sommeil profond abolit le temps, et ma conscience sombra.

Je fus soudain réveillé par les pleurs de la servante. Elle a l'habitude de fondre en larmes quand un choc lui fait perdre son sang-froid. Il paraît que l'autre jour, pendant qu'elle donnait son bain au dernier-né, celui-ci est devenu tout congestionné et a été pris de convulsions ; elle a pleuré pendant cinq bonnes minutes en nous racontant la scène. C'était la première fois que j'entendais la voix pour le moins singulière de notre servante. Elle parlait avec précipitation, en aspirant chaque mot, et elle accompagnait le tout d'inflexions qui faisaient penser à des gémissements, à des supplications, comme si elle implorait pardon ou pleurait

la perte d'un être cher – bref, rien qui ressemble au ton où se mêlent les exclamations aiguës et brèves qui servent d'ordinaire à exprimer l'émotion.

Je fus réveillé, disais-je, par la voix singulière que je viens de décrire. Il ne fait pas de doute qu'elle provient de la pièce attenante à celle où couche ma femme. En même temps, la lueur incandescente du feu filtre à travers les *fusuma*⁸ et illumine fugitivement mon bureau. Derrière mes paupières qui vont se soulever, à peine la lueur rouge a-t-elle le temps de parvenir à ma rétine que je me dresse d'un bond, croyant à un incendie. D'un geste brusque, j'ouvre la cloison en treillis qui sépare de la pièce voisine.

En même temps, je me représentais le foyer renversé, l'édredon brûlé. Je me figurais des volutes de fumée, les tatamis en flammes... Mais à l'instant où retentit le claquement sec de la cloison que je venais d'ouvrir brutalement, je vis la lampe qui brillait de sa lueur habituelle. Ma femme et les enfants dormaient paisiblement. Le foyer était à sa place, au même endroit que la veille au soir. Tout était inchangé, tel que je l'avais vu avant de me coucher. La paix régnait sur la maison. L'atmosphère était chaleureuse. La servante seule pleurait.

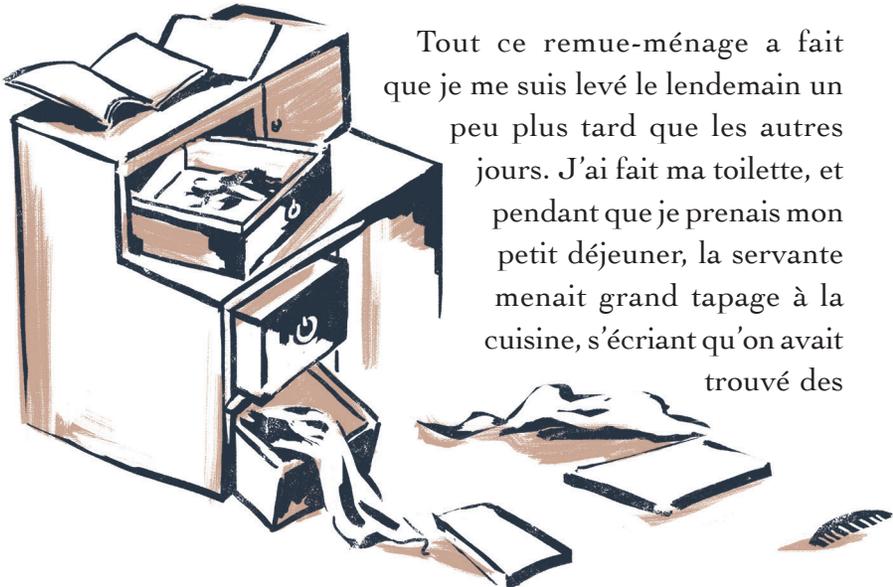
En regardant mieux, je vis la servante agrippée à l'extrémité du futon de ma femme, et qui bredouillait quelque chose. Ma femme ouvrit les yeux, ses paupières battirent plusieurs fois, mais elle ne semblait pas vouloir se réveiller. Je ne comprenais quasiment rien à ce qui se passait, et je restais planté sur le seuil tout en parcourant la pièce du

regard. Or, à travers le récit entrecoupé de larmes de la bonne, le mot *voleur* se détacha. A peine mon oreille eut-elle perçu ce mot que tout s'éclaira, je traversai rapidement la chambre de ma femme et me précipitai dans la pièce attenante en vociférant : « Qui va là ? » Mais la pièce était plongée dans l'obscurité. A côté, c'était la cuisine dont un volet était ouvert, et le bel éclat de la lune pénétrait jusqu'à l'entrée de la pièce obscure. La clarté de la lune qui éclairait le fond de la maison m'a fait froid dans l'âme. Pieds nus, je me suis avancé jusqu'à la partie planchéiée, mais une fois parvenu au pied de l'évier, tout était silencieux. A l'extérieur, je n'ai vu que la lune. Je ne me sentais nullement l'envie de franchir la porte.

Je fis demi-tour et j'allai rassurer ma femme, lui disant que le voleur avait pris la fuite et que rien n'avait disparu. Elle s'était finalement levée. Sans rien dire, elle s'empara d'une lampe, se dirigea vers la pièce plongée dans l'obscurité, et tint élevée la flamme au-dessus d'une commode. Les portes avaient été enlevées, les tiroirs étaient ouverts. Ma femme me regarda et dit : « Nous avons bel et bien été volés ! » A mon tour, je compris enfin que le voleur avait pris la fuite après avoir commis son larcin. Alors, tout me parut soudain absurde. Jetant un œil de côté, je remarquai que le futon de la servante qui était venue nous avertir en pleurant était déplié. Au chevet, il y avait une autre commode, qui supportait un petit meuble qu'on avait posé dessus. Ma femme m'expliqua que les tiroirs contenaient, entre autres choses, de quoi régler les honoraires du médecin pour

l'année qui touchait à sa fin. Elle s'assura par elle-même que tout était en ordre. C'était du côté de la véranda que la bonne était accourue en pleurs, et il était possible que le voleur, pris de court, ait interrompu sa besogne.

Toute la maisonnée a fini par se réveiller. Chacun est sorti de sa chambre, tout le monde voulait parler. « Quand je pense que juste avant, je me suis levée pour faire pipi ! », ou encore : « Moi qui n'ai pas pu m'endormir avant deux heures du matin ! » Chacun se lamentait à sa manière. Dans tout cela, ma fille aînée qui a dix ans s'est mise à déclarer qu'elle avait tout vu, tout entendu. Elle prétendait savoir que le voleur s'était introduit par la cuisine, elle avait entendu le plancher de la véranda grincer sous ses pas. « Mon dieu ! » s'exclama O-Fusa, qui a dix-huit ans. C'est une parente qui partage la chambre de ma fille aînée. Quant à moi, je suis retourné me coucher et j'ai dormi.



Tout ce remue-ménage a fait que je me suis levé le lendemain un peu plus tard que les autres jours. J'ai fait ma toilette, et pendant que je prenais mon petit déjeuner, la servante menait grand tapage à la cuisine, s'écriant qu'on avait trouvé des

traces de pas, et puis non, ce n'étaient pas celles du voleur, et ainsi de suite. Je me suis retiré dans mon bureau car tout cela m'ennuyait. Au bout de dix minutes à peine, j'entendis une voix retentir dans l'entrée : « S'il vous plaît ! » C'était une voix résolue. Apparemment, on n'entendait pas de la cuisine, et je suis allé ouvrir moi-même. Un sergent de ville se tenait devant la porte à claire-voie. Il dit avec un sourire : « Il paraît qu'un voleur s'est introduit chez vous. Mais tout était-il bien fermé ? — Non, je ne crois pas, répondis-je. — Alors, c'est inévitable. Quand toutes les issues ne sont pas bien fermées, ils entrent par n'importe quelle ouverture, vous devez absolument pousser le loquet de chaque volet ! » me fit-il remarquer. J'acquiesçai mollement, d'un oui sans conviction. En face de ce policier, je me pris à penser que ce n'était pas le voleur qui était fautif, mais le maître de maison qui ne se préoccupait pas suffisamment de verrouiller sa maison.

Le sergent de ville a fait le tour de la maison, puis s'est dirigé vers la cuisine. Il a retenu ma femme pour qu'elle lui indique avec précision tous les objets qui avaient disparu, et il a noté la liste sur un carnet. « Vous dites, une ceinture de cérémonie, en satin, avec des broderies... Qu'entendez-vous exactement par "ceinture de cérémonie" ? On comprendra si j'écris simplement *en satin brodé* ? Ah bon, très bien. Nous disons donc, une ceinture, ensuite... »

La bonne a un sourire narquois. Ce sergent de ville ne fait pas la différence entre une ceinture ordinaire et une ceinture de cérémonie. Il est d'une simplicité vraiment

plaisante. Peu de temps après, la liste des objets volés est complète, on peut en dénombrer une dizaine ; sous le nom de chaque pièce, il en a inscrit la valeur et précise avant de s'en aller : « Ce qui fait donc, en tout, la somme de cent cinquante yens ! »

Je sais à présent exactement ce qui a été volé. Dix choses, rien que des ceintures. Le voleur qui a pénétré chez nous hier soir était donc un spécialiste en ceintures ! Ma femme qui pense au Jour de l'an tout proche fait grise mine : il paraît que les enfants ne pourront pas changer de kimono pendant les trois premiers jours de l'année. Qu'y puis-je ?

En début d'après-midi, un inspecteur est venu. Il est entré dans le salon et a regardé partout. Il se demandait si le voleur n'avait pas fait son travail en se servant d'un baquet pour y poser une bougie allumée, et il a examiné jusqu'aux petites cuvettes de la cuisine. Je lui ai proposé une tasse de thé et l'ai fait asseoir dans le *cha no ma*⁹ qui a le privilège d'être ensoleillé. Puis, nous avons bavardé.

Il paraît que les voleurs arrivent généralement en tramway de Shitaya ou des alentours d'Asakusa et repartent le lendemain matin, toujours en tramway. Autant dire qu'on ne met presque jamais la main sur eux. D'ailleurs, si on en arrête un, c'est l'inspecteur le perdant, semble-t-il. Car il doit lui payer son billet de tramway, et si le voleur se retrouve au tribunal, il faut lui donner un repas froid. La préfecture de police fait main basse sur la moitié des fonds secrets. Le reste est réparti entre les commissariats. A Ushigome, il n'y a que trois ou quatre inspecteurs... Moi qui croyais fermement

que tout était possible, ou presque, avec le pouvoir de la police, je me suis senti tout attristé. L'inspecteur qui me racontait cela avait lui aussi un air découragé.

Voulant faire réparer les fermetures du logis, je comptais confier la besogne à quelqu'un qui connaît bien la maison, mais comme c'est la fin de l'année, il est surchargé et s'excuse de ne pas pouvoir venir. Puis la journée s'acheva et la nuit vint. Nous étions bien obligés de nous accommoder de la situation, et nous nous sommes couchés après avoir remis tout en ordre. Personne dans la maison n'était rassuré. Moi non plus, je ne me sentais pas à mon aise. Comment aurais-je pu avoir le cœur léger, après l'espèce d'avertissement que j'avais reçu de la police, qui remettait à chaque foyer la responsabilité d'assurer sa propre sécurité ?

Toutefois, cela ne m'empêcha pas de me mettre au lit, quelque peu rasséréiné à l'idée que nous n'avions rien à craindre aujourd'hui, puisque nous avions été volés la veille. Pourtant, une nouvelle fois, je fus réveillé en pleine nuit par ma femme. Elle m'expliqua que depuis un moment, on entendait des grincements venant de la cuisine. Elle n'était pas rassurée et voulait que je me lève pour aller voir. C'était vrai, on entendait un bruit insolite. Sur le visage de ma femme se lisait la certitude qu'un voleur s'était introduit dans la maison.

Je me levai sans bruit. Je traversai à pas de loup la chambre de ma femme, et quand je parvins aux *fusuma* qui séparaient de la pièce suivante, j'entendis les ronflements de la servante. J'ouvris le plus doucement que je pus les cloisons coulissantes et je m'avançai au milieu de

la chambre plongée dans l'obscurité. Effectivement, on entendait comme un claquement répété. Il ne faisait pas de doute qu'il y avait quelque chose à l'entrée de la cuisine. Silencieux comme une ombre, j'ai fait trois pas environ en direction du bruit, et je me suis retrouvé très vite à l'extrémité de la pièce. J'ai frôlé une cloison de papier. Au-delà, c'était un couloir planchéié. M'approchant tout contre le *shôji*¹⁰, j'ai tendu l'oreille dans les ténèbres. Bientôt, j'ai perçu un grattement. Au bout d'un moment, le bruit étrange reprit et se répéta quatre ou cinq fois. Il venait du côté gauche de la partie planchéiée. Après m'être assuré que les grattements venaient bien du fond d'un placard, j'ai repris sur-le-champ une démarche normale, et je suis retourné dans la chambre de ma femme. Quand je l'eus rassurée en lui disant que c'était simplement une souris qui grignotait quelque chose, elle prit un air détendu et me remercia. Puis, nous nous sommes rendormis paisiblement.

Au matin, après m'être lavé la figure comme d'habitude, j'étais à peine arrivé dans le *cha no ma* que ma femme vint se planter devant le plateau de mon petit déjeuner en agitant devant moi le *katsuobushi* que la souris avait grignoté la veille au soir. Je contemplai le morceau de bonite qui avait été impitoyablement dévoré toute la nuit. Ma femme me dit alors d'un ton de léger reproche : « Tout de même, tu aurais pu en profiter pour chasser la souris et remettre la bonite séchée à sa place ! » Maintenant qu'elle me le faisait remarquer, je compris, un peu tard, que c'était en effet ce que j'aurais dû faire.